

CHAPITRE V.

MONTÉZUMA JURE FIDÉLITÉ A L'ESPAGNE.

— TRÉSORS ROYAUX. — LEUR PARTAGE. — CULTÉ CHRÉTIEN DANS LES TEOCALLIS.

— MÉCONTENTEMENT DES AZTÉQUES.

1520.

Cortés jugea son autorité suffisamment affermie pour lui permettre d'exiger de Montézuma une reconnaissance formelle de la suprématie du souverain d'Espagne. Le monarque indien s'était montré, dès leur première entrevue, disposé à aller, sous ce rapport, au devant des vœux du général. Il ne fit donc aucune difficulté de convoquer, pour cette cérémonie, ses principaux caciques. Lorsqu'ils furent assemblés, il prit la parole et leur exposa en peu de mots l'objet de la réunion. Il leur dit qu'ils connaissaient tous l'ancienne tradition d'après laquelle le Grand-Être qui avait jadis gouverné le pays avait déclaré, en partant, qu'il reviendrait un jour pour reprendre possession de son empire. Ce jour était arrivé. Les hommes blancs étaient venus des contrées où le soleil se lève, au delà de l'Océan, de ces mêmes contrées où s'était retirée la bienfaisante divinité des Aztèques. C'était leur maître qui les envoyait pour réclamer l'obéissance de ses anciens sujets. Il était prêt, quant à lui, à reconnaître son autorité. « Depuis tant d'années que j'occupe le trône de mes pères, continua Montézuma, vous vous êtes montrés mes fidèles vassaux. J'espère que vous me donnerez aujourd'hui une dernière preuve de votre attachement, en reconnaissant pour votre seigneur le grand roi qui est au delà des eaux, et que vous lui payerez tribut, comme vous avez fait jusqu'à présent à mon égard (1). » L'altération de sa voix, en achevant ces

(1) Y mucho os ruego, pues á todos os es notorio todo esto, que así como

mots, trahit ses émotions intérieures, et il laissa tomber quelques larmes.

Ses nobles, dont un grand nombre, venus des provinces éloignées, n'étaient pas au courant de ce qui s'était passé dans la capitale, furent frappés de stupeur en entendant ces paroles et en voyant l'abaissement volontaire de leur maître, qu'ils avaient jusqu'alors révééré comme le seigneur tout-puisant de l'Anahuac. Le spectacle de sa douleur produisit sur eux une vive et pénible impression (2). Ils répondirent que sa volonté avait toujours été leur loi ; qu'il en serait encore ainsi en cette circonstance, et que, s'il croyait que le roi des étrangers fût l'ancien souverain de leur pays, ils étaient prêts à le reconnaître comme tel. On leur fit alors prêter le serment de fidélité avec toute la solennité convenable, et un procès-verbal de cette cérémonie, rédigé par le notaire royal et attesté par les Espagnols présents, fut envoyé en Espagne (3). Il y avait quelque chose de profondément touchant dans cet acte, par

hasta aquí á mi me habeis tenido, y obedecido por señor vuestro, de aquí adelante tengais, y obedescais á este gran rey, pues él es vuestro natural señor, y en su lugar tengais á este su capitan : y todos los tributos, y servicios, que fasta aquí á mi me haciades, los haced, y dad á él, porque yo assimismo tengo de contribuir, y servir con todo lo que me mandare.» *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 97.

(2) « Lo qual todo les dijo llorando, con las mayores lágrimas, y suspiros, que un hombre podia manifestar ; é assimismo todos aquellos señores, que le estaban oiendo, lloraban tanto, que en gran rato no le pudieron responder.» *Rel., loc. cit.*

(3) Solís considère cette cérémonie comme suppléant à ce qu'il pouvait y avoir auparavant de defectueux dans les titres des Espagnols à la possession du pays. Ses observations sont curieuses, même de la part d'un casuiste comme lui : « Y siendo una como insinuación misteriosa del título que se debió despues al derecho de las armas, sobre justa provocacion, como lo veremos en su lugar : circunstancia particular, que concurrió en la conquista de Mejico para mayor justificacion de aquel dominio, sobre las demas consideraciones generales que no soló hicieron licita la guerra en otras partes, sino legitima y razonable siempre que se puso en terminos de medio necesario para la introduccion del Evangelio. » *Conquista*, lib. 4, cap. 3.

lequel un monarque indépendant et absolu, obéissant à l'impulsion de sa conscience plus encore qu'au sentiment de la crainte, abdiquait ainsi ses droits héréditaires en faveur d'une puissance inconnue et mystérieuse. Il n'y eut pas jusqu'à ces hommes au cœur de bronze, qui abusaient avec si peu de scrupule de la confiante ignorance des indigènes, qui ne se sentissent émus ; et « quoique ce ne fût pour eux, dit un vieux chroniqueur, qu'une affaire de forme, toute dans leur intérêt, pas un Espagnol ne put contempler ce spectacle d'un œil sec ! (4) »

Le bruit de cet étrange événement ne tarda pas à se répandre dans la capitale et par tout le pays. On y vit le doigt de la Providence. L'ancienne tradition de Quetzalcoatl était connue de tous : on y songeait à peine, il est vrai ; mais elle se trouva tout à coup remise en vogue, avec une foule de circonstances, additionnelles. D'après cette tradition, disait-on, la dynastie royale des Aztèques devait finir avec Montézuma ; et le nom même de ce prince, qui signifiait « seigneur triste » ou « ir-

(4) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 101. Solis, *Conquista*, loc. cit. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 9, cap. 4. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 87.

Oviedo regarde la douleur de Montézuma comme une preuve suffisante que son hommage, loin d'être volontaire, était arraché par la nécessité. Cet historien paraît avoir mieux compris la portée des événements que quelques-uns des acteurs eux-mêmes. « Y en la verdad si como Cortés lo dice, à escrivió, pasó en efeto, mui gran cosa me parece la consciencia y liberalidad de Montezuma en esta su restitucion é obediencia al rey de Castilla, por la simple ó cautelosa informacion de Cortés, que le podia hacer para ello ; mas aquellas lágrimas con que dice, que Montezuma hizo su oracion, é amonestamiento, despojándose de su señorío, e las de aquellos con que les respondieron aceptando lo que les mandaba, y extortaba, y á mi parecer su llanto queria decir, o enseñar otra cosa de lo que el, y ellos dixerón ; porque las obediencias que se suelen dar á los principes con riza, é con camaras, é diversidad de musica, é lètica, enseñales de placer, se suele hacer ; é no con lucto ni lágrimas, é sollozos, ni estando preso quien obedece ; porque como dice Marco Varron : lo que por fuerza se dano es servicio sine robo. » *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 9.

rité, » fut considéré comme un présage de sa déplorable destinée (5).

Après avoir ainsi lié cet illustre vassal à la couronne de Castille, Cortés donna à entendre qu'il serait convenable que les chefs aztèques envoyassent à son souverain un présent qui leur concilierait sa bienveillance, en lui fournissant une preuve positive du zèle de ses nouveaux vassaux (6). Montézuma consentit à ce que ses collecteurs visitassent les principales villes et provinces, accompagnés d'un certain nombre d'Espagnols, pour recevoir, au nom du souverain de Castille, les tributs accoutumés. Au bout de quelques semaines, la plupart étaient de retour, rapportant de grandes quantités de vaisselle d'or et d'argent, de riches étoffes, et des objets de diverse nature qu'on livrait ordinairement en paiement des impôts.

A ces richesses, Montézuma ajouta, pour sa part, le trésor d'Axayacatl, dont nous avons parlé plus haut, et dont une portion avait déjà été abandonnée aux Espagnols : c'était le fruit des longues et soigneuses épargnes — le fruit des extorsions peut-être, — d'un prince qui ne songeait guère à la destination finale des trésors qu'il accumulait. Lorsqu'on l'eut tiré de la pièce où il était déposé, l'or seul forma trois grands monceaux. Il se composait en partie de grains à l'état natif ; une autre partie avait été fondue en lingots, mais la portion la plus considérable consistait en ustensiles, en une foule de bagatelles et d'ornements curieux, en imitations d'oiseaux, d'insectes, de fleurs, remarquables par la délicatesse de la main-d'œuvre et la fidélité de la reproduction. On y voyait aussi une quantité de colliers, de bracelets, de baguettes, d'éventails, dans lesquels l'or et les plumes étaient comme saupoudrés de perles et de pierres précieuses. Dans un grand nombre de ces objets, la richesse du travail surpassait encore

(5) Gomara, *Crónica*, cap. 92. Clavigero, *Storia del Messico*, t. 2, p. 236.

(6) « Pareceria que ellos comenzaban à servir, y Vuestra Alteza tendria mas concepto de las voluntades, que à su servicio mostraban. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 98.

celle de la matière (7); à tel point qu'aucun monarque d'Europe, — si nous ajoutons foi au rapport qu'en faisait Cortés à celui qui devait bientôt juger par ses propres yeux de sa véracité, et dont il ne se serait pas joué impunément, — à tel point, disons-nous, qu'aucun monarque d'Europe n'aurait possédé rien de pareil (8)!

Tout magnifique qu'était ce trésor, Montézuma exprima son regret qu'il ne fût pas plus considérable. Mais il était diminué, dit-il, de ce qu'il avait déjà donné aux hommes blancs. « Prenez-le, Malintzin, ajouta-t-il, et qu'il soit écrit dans vos annales que Montézuma a envoyé ce présent à votre maître (9). »

Les Espagnols contemplaient avec des yeux avides ces monceaux de richesses (10), maintenant à eux, qui, surpassant de beaucoup tout ce qu'ils avaient encore vu dans le Nouveau-Monde, réalisaient l'*Eldorado* de leurs ardentes imaginations. Peut-être même se trouvèrent-ils secrètement humiliés du contraste de leur avarice avec la munificence impériale du monarque barbare. Ils parurent du moins exprimer leur sentiment de sa supériorité par les hommages respectueux qu'ils lui adressèrent dans l'effusion de leur reconnais-

(7) Pierre Martyr, qui soupçonnait le récit de Cortés d'exagération, le trouva pleinement confirmé par d'autres témoignages. « Referunt non credenda. Credenda tamen, quando vir talis ad Cæsarem et nostri collegii iudici senatores audeat exscribere. Adde insuper se multa prætermittere, ne tanta recensendo sit molestus. *Idem affirmant qui ad nos indè regrediuntur.* » *De orbe novo*, dec. 5, cap. 3.

(8) « Las quales, demas de su valor, eran tales, y tan maravillosas, que consideradas por su novedad, y estrañeza, no tenian precio, ni es de creer, que alguno de todos los principes del mundo de quien se tiene noticia, las pudiesse tener tales, y de tal calidad. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 99. Voir aussi Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 9. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 104.

(9) « Dezilde en vuestros anales y cartas; esto os embia vuestro buen vassallo Montezuma. » Bernal Diaz, *ubi sup.*, cap. 104.

(10) « Fluctibus auri
Expleri calor ille nequit. »
CLAUDIEN, *in Ruf.*, lib. 1.

sance (11). Mais ils ne se firent aucun scrupule de s'approprier ce trésor, dont une faible portion seulement devait parvenir jusqu'à leur souverain. Ils demandèrent à grands cris le partage immédiat des dépouilles, partage que le général voulait ajourner jusqu'à ce que les tributs des provinces plus éloignées fussent rentrés. On envoya chercher les orfèvres d'Azcapozalco, qui démontèrent les ornements les plus volumineux et les moins ouvragés, laissant intacts ceux qui étaient d'un travail plus délicat. Cette opération dura trois jours, après quoi les monceaux d'or furent fondus en lingots, poinçonnés aux armes royales.

Le partage du trésor présenta quelque difficulté, par suite de l'absence de poids; car, tout étrange que la chose puisse paraître, les poids étaient, ainsi que nous l'avons dit, inconnus aux Aztèques, malgré leurs progrès dans les arts. Les Espagnols y suppléèrent en fabriquant eux-mêmes des poids et des balances, dont l'exactitude n'était probablement pas bien rigoureuse. Quoi qu'il en soit, ils trouvèrent, à l'aide de ces moyens d'appréciation, que la valeur du cinquième revenant au roi était de trente-deux mille quatre cents *pesos de oro* (12). Diaz quadruple presque ce chiffre (13). Mais il est peu probable que les Espagnols, désirant gagner les bonnes

(11) « Y quâda aquello le oyó Cortés, y todos nosotros, estuvimos espantados de la gran bondad, y liberalidad del gran Montezuma, y con mucho acato le quitamos todas las gorras de armas, y le diximos, que se lo teniamos en merced, y con palabras de mucho amor, etc. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 104.

(12) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 99.

Cette évaluation du cinquième revenant au roi est confirmée (à quatre cents onces près) par les déclarations d'un certain nombre de témoins appelés par Cortés pour constater la valeur du trésor. Au nombre de ces témoins nous trouvons quelques-uns des noms les plus respectables de l'armée, tels que Olid, Ordaz, Avila, les prêtres Olmedo et Diaz — ce dernier assez peu favorablement disposé à l'égard du général. Ce procès-verbal, qui ne porte pas de date, se trouve dans la collection de Vargas Ponce. *Probanza fecha a pedimento de Juan de Lexalde*, Ms.

(13) « Eran tres montones de oro, y pesado huvo en ellos sobre seis-

grâces de l'empereur, aient détourné une partie de ce qui lui était destiné; et d'un autre côté, il n'est pas à présumer que Cortés, responsable de la somme annoncée dans sa lettre, l'ait exagérée. On peut donc admettre son évaluation comme exacte.

Le trésor se serait ainsi élevé à cent soixante-deux mille *pesos de oro*, indépendamment des ornements fins et des pierres précieuses, que Cortés évalue à cinq cent mille ducats de plus. Il y avait, en outre, cinq cents marcs d'argent, se composant principalement de vaisselle, de coupes à boire et d'autres objets de luxe. Cette masse peu considérable d'argent, comparée à celle de l'or, présente un contraste singulier avec les proportions relatives des deux métaux, depuis l'occupation du pays par les Européens (14). La totalité du trésor représentait, en tenant compte du changement survenu dans la valeur de l'or depuis le commencement du seizième siècle, environ trente-cinq millions quatre cent vingt-cinq mille francs de notre monnaie actuelle; somme assez considérable pour démontrer la fausseté de cette idée populaire, qu'on ne trouva que peu ou point de richesses au Mexique (15). C'était peu de

cientes mil pesos, como adelante diré, sin la plata, é otras muchas riquezas. » *Hist. de la conquista*, cap. 104.

(14) La quantité d'argent tirée des mines d'Amérique a excédé celle de l'or, dans la proportion de quarante-six à un. (Humboldt, *Essai politique*, t. 3, p. 401.) La valeur de ce dernier métal, dit Clémencin, qui n'était, à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, qu'onze fois plus considérable que celle de l'argent, l'est maintenant seize fois. (*Memorias de la Real Acad. de Hist.*, t. 6, illust. 20.) Cette évaluation ne diffère pas matériellement de celle de Smith, faite après le milieu du siècle dernier.

Wealth of nations, book 1, chap. 41.) La différence aurait été beaucoup plus considérable, si l'argent n'avait été plus recherché pour les objets d'ornement et d'usage.

(15) Robertson, préférant, à ce qu'il paraît, l'autorité de Diaz, parle de la valeur du trésor comme étant de six cent mille *pesos*. (*History of America*, t. 2, p. 296, 298.) La valeur du *peso* est d'une once d'argent, ce qui, en tenant compte de la dépréciation de l'argent, représentait, du temps de Cortés, près de quatre fois sa valeur actuelle. Mais celle du *peso de oro* était presque triple. Robertson se sert ensuite de son évaluation, si inférieure

chose, il est vrai, en comparaison de ce qui échet en partage aux conquérants du Pérou. Mais quels monarques européens de cette époque en possédaient davantage (16)?

Le partage de ce magnifique butin fut une opération assez difficile. Une égale répartition entre les conquérants aurait donné à chacun plus de soixante-quinze mille francs! Mais il fallait commencer par prélever un cinquième pour la couronne. Une part égale fut réservée au général, aux termes de sa commission. Une somme considérable lui fut ensuite allouée, ainsi qu'au gouverneur de Cuba, comme indemnité des frais de l'expédition et de la perte de la flotte. Il fallait aussi faire la part de la garnison de Vera-Cruz. Les principaux chefs furent largement traités. Les cavaliers, les arquebusiers, les arbalétriers, regurent chacun double part. De sorte que, quand vint le tour des simples fantassins, il ne restait pas plus de cent *pesos de oro* pour chaque homme: somme tellement insignifiante à leurs yeux et tellement au-dessous de leur attente, que plusieurs refusèrent de la recevoir (17).

De vifs murmures éclatèrent alors parmi ces hommes. « Était-ce donc, dirent-ils, pour cette chétive rémunération que nous avons quitté nos foyers et nos familles, exposé nos jours, enduré la fatigue et la faim? Il eût mieux valu pour nous rester à Cuba, et nous contenter des bénéfices d'un commerce

à celle de l'original, comme d'un argument pour révoquer en doute l'existence d'or ou d'argent, en quantité considérable, dans le pays. En voulant expliquer la rareté du premier de ces métaux, il tombe dans l'erreur lorsqu'il dit que l'or n'était pas au Mexique un des moyens d'évaluation des autres articles.

(16) Les caisses d'un grand nombre d'entre eux étaient à peu près vides. L'empereur Maximilien et Ferdinand d'Espagne, prince plus prudent, laissèrent à peine de quoi payer les frais de leurs funérailles. Au commencement même du siècle suivant, nous voyons Henri IV de France embrasser avec transport son ministre Sully, lorsque celui-ci lui apprit qu'il était parvenu, à force d'économies, à amasser trente-six millions de livres. Voir *Mémoires de Sully*, t. 3, liv. 27.

(17) « Por ser tan poco, muchos soldados huvo que no lo quisieron recibir. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 105.